

## LE TRAVAIL DES ENFANTS: HISTOIRES VÉCUES

### ALEJANDRA

Alejandra a 12 ans. A quatre heures du matin, son père José la réveille. Ce n'est pas à l'école qu'elle va, mais dans les mangroves d'Usulután, dans l'île d'Espiritu Santo (El Salvador), où elle passera la journée à ramasser des "curiles", sorte de petits mollusques.

Il faut faire vite, alors Alejandra ne prend même pas le temps de déjeuner. Le plus important, c'est de s'assurer qu'elle a tout le nécessaire pour affronter la journée de travail qui l'attend, et parfois cela veut dire passer jusqu'à quatorze heures dans la boue. Le nécessaire, en l'occurrence, c'est une douzaine de cigares ainsi que les quatre pilules au minimum qui l'empêcheront de dormir. Une grande partie de ses gains passe dans l'achat de ces "provisions".

Pieds nus dans la mangrove, bravant le mauvais temps et les piqûres de moustiques, elle fouille au plus profond de la boue, se coupant les doigts, s'égratignant les mains, pour en extraire les précieux coquillages. La fumée de cigares la protège des moustiques, mais, une fois sa réserve épuisée, elle doit subir leurs assauts, tandis qu'elle continue sa quête, explorant chaque taillis, arpentant chaque coin et recoin. Quand elle retourne chez elle, elle est presque toujours couverte de piqûres de la tête aux pieds.

Ses gains sont maigres. Les jours de chance, Alejandra rapporte deux paniers de "curiles" (150 pièces) dont la valeur ne dépasse guère 12 colones, soit 1,4 dollar. La petite fille, qui a sept frères et sœurs plus jeunes qu'elle, n'a ni le temps d'aller à l'école ni le temps de jouer avec les autres enfants. De toute façon, elle préfère ne pas jouer avec eux car ils lui disent qu'elle sent mauvais et la rejettent à cause de son travail.

Au fil des jours, Alejandra a perdu l'estime d'elle-même. Comme les autres enfants qui exercent cette activité, elle se sent exclue. Pour elle, la vie ressemble à un tunnel dont elle ne voit pas la sortie.

### HAMISI

A 11 ans seulement, Hamisi a déjà derrière lui un long passé de travail dans les mines. Les frais de scolarité étant trop lourds pour son père, il abandonne l'école en troisième année de primaire et quitte Makumira, le village de Tanzanie où il est né. Ses parents ont pourtant une petite exploitation de café d'un quart d'hectare, mais elle ne leur rapporte plus grand-chose depuis l'effondrement des cours mondiaux.

Hamisi a entendu dire que l'on pouvait gagner beaucoup d'argent en travaillant dans les mines. Il décide de tenter sa chance. Il demande à sa mère de quoi s'acheter quelques vêtements mais utilise l'argent pour se rendre en bus à Mererani, à 70 kilomètres plus au nord.

Arrivé à destination, il accoste un garçon et lui demande où sont les mines. Comme il vient d'arriver et qu'il n'a pas de parents dans le village, il a beaucoup de mal à trouver tout de suite un travail mais se lie d'amitié avec d'autres enfants qui connaissent les lieux et vont pouvoir l'aider.

Il passe alors plusieurs jours à rôder autour du site jusqu'à ce qu'un des propriétaires l'engage comme "garçon de courses". Le lendemain, on l'envoie avec un garçon de son âge au fond d'un puits où l'on extrait la tanzanite. Sa tâche: apporter des outils aux mineurs et remonter les bouteilles d'eau vides.

A compter de ce jour, il passera son temps à faire la navette entre la surface et le fond du puits. Hamisi décrit ainsi son travail: "Je dois descendre tout au fond du puits par une corde, prendre ce qu'on me donne et remonter avec".

A l'intérieur du puits, qui peut atteindre une profondeur de 300 mètres, règnent une obscurité totale et une chaleur étouffante. Pour descendre, il faut porter au front une torche électrique spéciale. Hamisi explique qu'avec l'humidité, la chaleur et la boue, la peau devient complètement noire.

"J'ai failli mourir étouffé dans le puits par manque d'oxygène" ajoute-t-il. Les mineurs et les villageois appellent les enfants comme Hamisi les "nyokas" ou "garçons serpents", en raison de leur habileté à se faufiler dans les galeries souterraines. Leur état de santé est déplorable car ils respirent en permanence la poussière de graphite et ne mangent pas à leur faim. Hamisi travaille souvent jusqu'à dix-huit heures par jour et doit tenir avec un seul repas composé d'un peu de pain ou de manioc bouilli.

Les enfants qui travaillent dans les mines de Mererani gagnent - lorsqu'on leur donne quelque chose à faire - l'équivalent de 60 cents à 1,20 dollars par jour. Quelques enfants ratissent le gravier abandonné par les propriétaires des puits dans l'espoir d'y trouver quelques pierres précieuses. Lorsqu'ils ont cette chance, rarissime, ils peuvent toucher entre 24 et 122 dollars. C'est précisément cet espoir qui attire dans les mines les enfants comme Hamisi.

Mais comme tant d'autres, Hamisi ne s'attendait pas à des conditions de travail aussi dures et il n'a pas réussi à faire fortune comme il l'espérait.

## **SANDY**

Une petite cabane de palme et de zinc accrochée à flanc de colline. Il y fait tellement sombre que Sandy ne parvient même pas à voir ses propres mains. Elles sont pourtant bien là, comme le lui rappelle cette douleur cuisante au pouce gauche causée par le couteau qu'il utilise pour égaliser les plants d'ail. Le jour va se lever sur la République dominicaine, et Sandy n'a pas une seconde à perdre s'il veut pouvoir monter à bord du camion du propriétaire. Il quitte prestement le matelas défoncé qu'il partage avec ses trois frères. Il ne déjeune pas, tout simplement parce qu'il n'y a rien à manger. Il ne porte pas de bottes de travail, tout simplement parce qu'il n'en possède pas.

Sandy parvient à grimper à l'arrière du camion avant les autres, des adultes et d'autres enfants comme lui qui n'ont pas eu d'enfance. Dans le froid et la brume, le vent glacial fouette son visage nu. Sandy regarde ses mains et essaie d'oublier son inconfort. Ses mains - son bien le plus précieux - lui servent à ramasser les pommes de terre, à arracher les oignons et les laitues, à étêter les betteraves et à couper les têtes d'ail. Il sait que grâce à elles il pourra ramener à la maison entre 80 et 120 pesos (entre cinq et sept dollars) pour aider les siens, pour s'acheter une paire de chaussures. Il travaille tous les jours aux champs, de l'aube au milieu de l'après-midi.

Sandy ne va pas à l'école. Quelques années plus tôt, lorsque sa famille et lui habitaient dans les montagnes, il prenait le long sentier escarpé qui menait à l'école. "Nous étions tellement loin qu'il n'a jamais rien pu apprendre. Fatigué comme il était, il n'y a rien qui rentrait." C'est Viola Delgado, sa maman, qui fait cet amer constat. Cette femme de 40 ans, mère de huit enfants, est illettrée, tout comme son mari.

Dans la mesure où ils vivent, seul un drap sépare l'exiguë "salle de séjour" de l'espace où ils dorment. Le mobilier: une table en bois, quelques chaises bancales. Pas d'eau, pas d'électricité. C'est comme ça à El Chorro. Pas non plus de robinet ni de toilettes à proximité. El Chorro se trouve sur une colline qui surplombe la vallée de Constanza, la plus fertile du pays. Les habitants de ces baraques, à cinq minutes de la ville, sont des ouvriers agricoles venus s'installer ici parce que le travail ne manque pas. Mais le salaire est si faible qu'ils restent aussi pauvres qu'avant.

Dès qu'ils ont atteint une certaine taille et un certain âge, les enfants accompagnent leurs parents dans les plantations. Exposés aux produits chimiques, herbicides et autres pesticides répandus sur les cultures, le plus souvent pieds nus et mal nourris (ils ne disposent que de boissons fraîches pour tenir toute la journée), ils sont souvent malades.

Sandy aimerait étudier et continuer à aider sa famille. Sa mère aimerait également le voir aller à l'école. "Je préfère qu'ils aillent à l'école même si ça ne rapporte pas un sou, de toute façon ce n'est pas avec ce qu'ils gagnent pour une journée de travail..."

A Constanza et à El Chorro, des éducateurs et des travailleurs sociaux encouragent les enfants à aller à l'école. Les résultats sont aussi rapides que spectaculaires: ils parlent mieux, tiennent bien leurs cahiers et ont envie, non plus de gagner de l'argent, mais de s'instruire. Sandy, bientôt, sera l'un d'eux.